

écoles ne devrait exister que relativement aux questions philosophiques ; car il n'y a qu'un seul baptême & qu'une seule foi.

La Théologie n'existe pas pour exercer l'esprit des jeunes gens, mais pour l'éclairer & pour l'élever jusqu'à celui qui est la plénitude & la source de toute lumière.

Il est à propos de pourvoir les écoliers des meilleurs livres, relatifs aux traités qu'on leur fait voir. La plus excellente manière d'étudier la Religion, est de beaucoup se familiariser avec les Ecrivains sacrés, avec les Conciles & avec les Peres. On apprend à leur école à ne point s'égarer, & à parler sur le Christianisme d'une manière digne de lui.

Il ne me reste plus rien à dire ;

Monseigneur, sinon qu'un Professeur de théologie doit être un homme aussi pieux que savant. Les vérités éternelles ne doivent passer, autant qu'il est possible, que par des bouches toutes saintes. Il en résulte une bénédiction du Ciel pour le maître, pour les écoliers ; & c'est une odeur de vie pour tout un Diocèse. L'Italie heureusement eut toujours des Théologiens qui répondirent à la pureté de sa théologie.

Excusez, Monseigneur, ma témérité, qui ne seroit pas pardonnable, si votre Eminence ne m'avoit ordonné de lui dire mon avis. Je le soumets pleinement à ses lumières, ayant l'honneur d'être avec la plus parfaite obéissance & le plus profond respect, &c.

A Rome, ce 31 Mai 1753. Ff 2.

 LETTRE LXVII.

A M. le Comte DE BIELK ;
Sénateur de Rome.

EXCELLENCE ,

Je me rendrai auprès de votre Seigneurie illustrissime , le plutôt que je pourrai , afin d'examiner le manuscrit dont elle me fait la grace de me parler. Il n'y a point d'endroit où un Religieux soit plus à son aise que chez votre Excellence : on y trouve une délicieuse solitude , des livres exquis , & votre aimable conversation : rien de plus agréable dans le commerce de la vie , que cette liberté philosophique qui s'affran-

chit de la servitude , qui s'éleve au dessus des grandeurs , qui agit sans gêne , qui ne dépend que de son devoir.

Et cependant vous me dites que vous n'êtes pas heureux. Eh ! que voulez-vous donc pour l'être ? Ces fiers Romains , qui habiterent ce Capitole où vous résidez , malgré leur réputation & leur philosophie , n'avoient pas votre tranquillité : ils vivoient au sein des orages ; & vous êtes dans le centre de la paix : ils étoient toujours en guerre ; & Rome est maintenant cette Cité dont parle le Prophete , & dont les confins ont pour bornes la paix : *Qui posuit fines suos pacem.*

Ce n'est ni dans les richesses , ni dans le fracas , qu'on peut être heureux ; mais dans la société de

quelques livres , & de quelques amis. Nous sommes perdus , si l'humeur nous domine : c'est le plus grand ennemi de nous-mêmes.

Votre Excellence a tant de ressources dans son esprit , qu'elle ne devrait même pas connoître l'ennui : pour moi , je ne fais ce qu'il est que par les dictionnaires qui me l'ont appris. Il est vrai que s'il vouloit s'introduire dans ma cellule , j'y trouverois bientôt le remede : je viendrois profiter de vos connoissances , & vous répéter souvent les sentimens de respect & d'attachement avec lesquels je suis , &c.

Au Couvent des SS. Apôtres.



 LETTRE LXVIII.

*Au Comte ***.*

EH bien , mon cher ami , que faisons-nous ? Il y a long - temps que je ne vous ai vu : je ne mérite certainement pas cette privation. Vous savez que je quitte volontiers ma plume , mon travail , mes livres , quand vous venez me visiter.

Ceux qui viennent nous voir n'ont besoin ni de nos études , ni de nos affaires ; & c'est à quoi bien des gens de cabinet ne pensent pas. Ils ne sont occupés que d'eux-mêmes , ou de leurs intérêts , lorsqu'on les aborde , sans vouloir réfléchir qu'on se doit tout entier à ceux qui nous recherchent.

Ff 4

Je me fis toujours une loi de bien accueillir quiconque m'honore de ses visites, même les importuns: il suffit que ce soit mon prochain. Jugez d'après cela, si vous ferez bien reçu.

Il y a tout-à-l'heure dix-huit jours que je n'ai vu le petit Abbé. Je crains; mais je n'ose vous dire que....

L'art de se taire est une grande vertu: heureux qui ne dit que ce qu'il doit dire! Accoutumez-vous au secret, sans affecter la discrétion: on ne peut souffrir dans la société un homme mystérieux; & pour peu qu'on ait de la sagacité, on devine aisément celui qui fait mine de ne vouloir rien dire.

Je ne suis point caché; mais

je ne confie à personne, ni mes correspondances, ni mes relations.

N'employez jamais la finesse; c'est une mauvaise ressource tout-à-fait incompatible avec la probité, & dont on s'apperçoit bien-vîte.

On m'a déjà parlé de la Demoiselle qu'on vous destine; & d'après le portrait qu'on m'en a fait, comme d'une personne qui n'a ni la petite dévotion, ni la modestie grimacière, ni l'humeur bizarre, il me semble qu'elle vous conviendra.

Je vous en dirai davantage quand nous nous verrons; mais que ce soit incessamment, demain, aujourd'hui, tout-à-l'heure. Je suis sans nulle réserve votre serviteur & votre meilleur ami, &c.

 LETTRE LXIX.

Au R. P. CONCINA, Dominicain.

IL est sans doute bien étrange ; mon Révérend Pere, que dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, il y ait des Casuistes qui enseignent les abominations que vous combattez. Ceux qui trouvent votre zele trop amer, ne connoissent pas ce que la Religion exige, quand la morale & les dogmes sont attaqués. C'est le cas de vous dire : *Clama, ne cesses.*

S'il n'y avoit jamais de réclamation dans l'Eglise, toutes les erreurs s'y glisseroient insensiblement ; mais à peine un sentiment hétérodoxe ou relâché vient-il à se

produire, qu'aussi-tôt on embouche la trompette sacrée, & que les Pasteurs qui veillent sans cesse, arrêtent la source du mal.

Votre ouvrage m'a fait un sensible plaisir : j'y ai trouvé cette sainte véhémence qui caractérise les PP. de l'Eglise. J'aurois bien désiré aller vous voir ; mais vos occupations comme les miennes, combattent l'inclination que j'aurois de vous assurer verbalement de la considération respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 7 Mars 1753.



LETTRE LXX.

Au Cardinal GENTILI.

E MINENTISSIME ,

Je me rendrai demain à l'heure précise que m'indique votre Eminence, jaloux de lui prouver en toute occasion combien ses ordres me sont respectables. Il me sera impossible de porter avec moi l'Écrit en question, attendu qu'il n'est pas fini; mais je tâcherai d'y suppléer à force de harceler ma mémoire. Quelquefois elle me sert assez bien. Je suis, de votre Eminence, Monseigneur, avec le plus profond respect, &c.

A Rome, ce 7 Mars 1752.

LETTRE LXXI.

*A Monseigneur ZALUSKI, Grand
Référéndaire de Pologne.*

M ONSEIGNEUR ,

J'ai eu beau faire chercher le livre que vous me demandez; il n'est ni dans notre Bibliothèque, ni dans toutes celles de Rome. Il faudroit une sagacité comme la vôtre, pour pouvoir le découvrir. Car quel est l'ouvrage que vous n'ayiez pas déterré? Il n'y a point de livre dans le monde qui ne vous doive un hommage, & qui puisse échapper à vos recherches.

C'est pour perpétuer l'honneur que s'acquit la Nation Polo-

noïse dans tous les temps, en se signalant par une érudition peu commune. On n'oubliera jamais les Copernic pour la physique, les Hofius pour la théologie, les Zaluski pour l'histoire, les Zamoiski pour les belles-lettres, les PP. des Ecoles Pies pour l'érudition, les Sobieski pour l'art militaire.

La Bibliotheque que vous venez de rendre publique, de concert avec votre illustre frere, l'Evêque de Cracovie, est remplie d'Ecrivains Polonois qui se distinguèrent dans tous les genres. Ce seroit dommage qu'une République aussi célèbre, n'entretînt pas l'amour des sciences parmi ses sujets, & que l'esprit, naturel à vos dignes compatriotes, demeurât sans culture.

Les guerres, dont la Pologne fut si souvent l'horrible théâtre, firent avorter bien des Auteurs. Ils auroient écrit avec une encre ineffaçable, les productions de leur génie; & ils écrivirent avec leur propre sang, les marques de leur valeur.

Les circonstances décident presque toujours du fort des hommes l'un étouffe son aptitude aux sciences, parce qu'il devient soldat: l'autre se rend recommandable par son érudition, parce qu'il mene une vie privée; & c'est la providence qui dispose le tout pour le mieux: *fortiter suaviterque disponens omnia.*

Je voudrois bien, Monseigneur, que votre avidité pour les sciences & pour les livres, vous

fit naître le desir de revoir Rome: Vous y vîntes autrefois pour vous instruire, & vous y viendriez aujourd'hui pour nous donner des leçons, pour y recevoir le respect de tout le monde, & en particulier celui de votre très-humble, &c.

A Rome, ce 9 Juillet 1755.

LETTRE LXXII.

*A un Religieux de ses amis ;
nommé Evêque.*

APRÈS avoir été l'humble Disciple de S. François, vous voilà donc au rang des Apôtres. C'est assez pour vous dire, mon cher ami, que vous ne devez vous élever,

ver, que pour être réellement le serviteur de tous; que vous ne devez briller que par l'éclat des vertus.

Il n'y a pas une dignité sur terre plus redoutable aux yeux de la foi, que l'Episcopat. Il faut veiller nuit & jour sur le troupeau de Jesus-Christ, & penser qu'on répond à son Tribunal de chaque brebis qui s'égaré. Il faut se reproduire pour ne jamais se lasser, se multiplier pour être par-tout, s'isoler pour étudier & pour prier.

Il y a deux choses tellement essentielles pour les Evêques, qu'ils ne peuvent l'être dignement, s'ils ne les possèdent dans un degré éminent; la pureté, qui doit les rendre semblables aux Anges mêmes, & qui leur a fait donner ce nom dans